

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La frontière fragile**  
*La Frontière du milieu* de Jean-François Somcynsky

Gilles Pellerin

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, G. (1984). Compte rendu de [La frontière fragile : *La Frontière du milieu* de Jean-François Somcynsky]. *Lettres québécoises*, (33), 30–31.

# LA FRONTIÈRE FRAGILE

## La Frontière du milieu

de Jean-François Somcynsky

(Éd. Pierre Tisseyre)

L'adéquation d'un livre et de son titre ne va pas de soi. Tout le monde a lu un jour un récit extraordinaire, somptueux même, dissimulé sous un titre d'une banalité à faire peur. À l'inverse, il faudrait songer à constituer un répertoire des titres exaltants qui surgissent à profusion dans les cafés, les cahiers d'esquisses et le demi-sommeil et pour lesquels il n'y aura jamais de texte écrit. *La Frontière du milieu* du prolifique Jean-François Somcynsky (dix ouvrages publiés à ce jour dont cinq en moins de trois ans, sans parler de nombreuses contributions aux revues *Solaris* et *Imagine...*) n'appartient pas à cette dernière catégorie. La formulation n'a rien de bien engageant, certes, mais elle est juste. J'ai pensé à Edgar Rice Burroughs et à tous ses épigones pour qui il existe une zone du *Milieu*, une géographie qui n'est plus d'ici sans être tout à fait de là-bas. L'iconographie de la couverture ne dément pas cette allusion à Burroughs en accumulant les signes d'une certaine Afrique (j'ai envie de dire *la nôtre*). L'argumentaire au verso du livre invite par ailleurs à dépasser cette acception de la géographie pour voir dans le *milieu* le milieu de soi, cette zone où les contradictions intimes se heurtent.

L'enjeu même de l'entreprise de J.-F. Somcynsky me semble tenir dans cette apparente opposition entre le roman d'aventure et le récit d'introspection et c'est peut-être là qu'en définitive il faut situer la frontière du milieu.

On croit d'abord avoir affaire à un roman de politique-fiction comme il s'en écrit en anglais depuis une dizaine d'années. Le cadre est rapidement brossé: le Gondia, pays rescapé de l'Afrique colo-



niale française est livré aux rivalités claniques, aux trafics idéologiques, aux velléités de modernisation sauvage et aux visées d'un État voisin vaguement socialiste, le Samor. Le narrateur, qui a passé son enfance au Gondia, avant de s'établir au Canada, y retourne pour des vacances de ressourcement. Les événements se déroulent alors très rapidement: la guerre civile a gagné la région de Kotouri (sorte de Katanga frontalier), bientôt une trêve réunit les chefs des factions rivales pendant laquelle le narrateur est nommé derechef gouverneur du département sur simple désignation du regard (pénétrant, il est vrai) de l'autorité islamique du coin, le Timal.

Cette brève présentation devrait suffire à montrer que certains traits du roman d'aventure sont ici présents. D'abord la situation centrale du livre est provoquée par cette tendance pathologique chez les héros de romans d'aventures (et leurs avatars du cinéma et de la bédé) à pren-

Le Roman II  
par Gilles Pellerin

dre leurs vacances dans des pays en proie à une guerre civile. Le narrateur est de plus doté de cette acuité visuelle qui lui permet de reconnaître (et d'être le seul à le faire) le Prince Noir habilement déguisé. Autre élément à l'appui, un des ressorts dramatiques repose sur l'échange du type *je te sauve la vie/tu m'as sauvé la vie* avec le rival qu'on admire. Précisons toutefois que le coefficient d'action n'atteint pas la cote bobmoranesque avant de laisser croire à un héros à mâchoire volontaire (et à fossette idoine) prêt à emboutir ses adversaires d'une torgnole ou d'une parole vitriolique. Au contraire, François, le gouverneur malgré lui, est par grands moments la force d'inertie qui maintient tous les ancrages et qui ne cherche qu'à freiner l'érosion politique. C'est d'ailleurs l'un des aspects les plus intéressants du livre de Jean-François Somcynsky que de postuler un protagoniste hésitant au centre de forces vives et résolues (le Timal, musulman traditionnel de l'arrière-pays; l'imam de Kotouri; le commandant militaire Mossouni; le leader révolutionnaire Ahmoud Bénani) et surtout d'en faire l'instance narrative, le point par lequel les situations sont perçues.

Une des hésitations principales du narrateur est de nature ethnopolitique: qu'est-ce qui vaut mieux pour le Gondia, un barrage, des routes, un système d'irrigation, la soumission aux prêtres musulmans, le socialisme samorien, les rituels initiatiques, le pouvoir d'Ahmoud Bénani et de ses «militants»? Il sent que la solution ne tient pas à lui, même s'il s'emploie à jeter en un après-midi plus de décrets que n'en commettent des gouvernements pendant une décennie:

*J'annonçai quelques mesures: entre autres, je relevais le prix du mil et du café, pour accroître les revenus des paysans, ce qui leur permettrait d'acheter davantage des commerçants de la ville; j'autorisais le commerce avec le Samor, puisque nous n'étions pas en guerre avec eux (sic), tout en imposant une taxe sur les biens importés; je suspendais l'obligation faite aux paysans de déposer les semences dans les silos de l'État, où ils se faisaient voler; j'exigeais l'application de la loi sur les heures de travail. Au bout de deux heures de discussion, le Conseil entérinait les décrets. (p. 36)*

Un tel programme politique digne du feuilleton télévisé *Monsieur le Ministre* par sa déroutante simplicité ne s'élabore pas sans qu'on étale çà et là quelques bons sentiments:

*Je sentais que le bonheur était loin de Kotouri. (p. 25)*

*Je voyais une lueur d'espoir dans le fait qu'une fille de «droite» comme Faya s'amourachât d'un militant. Et puis, l'amour est toujours beau et mérite toujours un coup de pouce. (p. 81)*

*Cette nuit, je dormis assez mal. Je n'étais pas sûr de moi. [...] Il est bien difficile de gouverner, de s'assurer à tout moment que le bon sens se trouve de notre côté. (p. 36)*

*J'éprouvais un grand amour pour les gens, et je me disais que si un gouverneur pouvait vraiment faire un peu de bien, je le ferais. (p. 26)*

*Il est remarquable de constater, dans le dernier passage cité, la réduction au je de l'exercice du pouvoir, comme il est*



d'usage chez les gouvernants, même en dehors des romans... Dans *la Frontière du milieu* cependant, tout est ramené à quelques protagonistes appelés à incarner les parties en présence. Le procédé est utile même si la vraisemblance y perd au change. Il a toutefois un inconvénient, celui de masquer les causes et enchaînements politiques, sociaux et culturels (ce qui est à la base de la trame du livre) comme si tout pouvait être expliqué par des individualités, des passions, des faiblesses et des vertus. Mais ce sont là des considérations qui outrepassent les limites du roman de J.-F. Somcynsky et qui devraient être étendues à un corpus plus vaste. La question plus spécifique à *la Frontière du milieu* touche la bi-sémie du titre et est d'abord énoncée en ces termes par le Timal, générateur suprême de sagesse: «Tu veux sauver le monde et sauver ta vie, mais il y a une frontière infranchissable entre les deux. Une frontière irrémédiable, qui sépare la réalité des rêves» (p. 74).

À partir de ce moment-là, les frontières intérieures apparaissent en superposition aux frontières politiques, les événements les plus dramatiques servant de révélateurs à la conscience. Cette structure en transparence n'abolit pas pour autant le réductionnisme déjà noté, ce qui n'est pas pour enrichir la géographie intérieure de François.

Un constat similaire me semble devoir être fait pour ce qui concerne la sexualité toujours tape-à-l'oeil dans l'oeuvre de Somcynsky. Le ton est ici moins sentencieux, moins apostolique que dans ses livres précédents mais le propos ne varie guère et pourrait être résumé dans l'équivalence vie/érotisme. Les callipyges qu'on dispose à des fins ornementales, le défilé des femmes offertes à Monsieur le Gouverneur, la scène de Roméo et Juliette faisant l'amour au milieu d'une bagarre entre les factions rivales qu'ils représentent elle et lui (sous l'oeil commentateur de François), le câlin que l'on fait à des prostituées enfants en plein colloque politico-philosophique entre le révolutionnaire et le gouverneur (décidément toujours bien servi par sa charge) n'ont rien de bien convaincant pour ce qui est de la délimitation de la frontière du milieu. Ces motifs érotiques pourraient même être un peu gênants dans le cadre d'une lecture politique du roman qui tiendrait compte du référent de la décolonisation de l'Afrique. □

**Nouveauté**

## ENFIN LE 2<sup>e</sup> TOME SUR LA SEIGNEURIE DES CENT-ASSOCIÉS

MARCEL TRUDEL  
O.C., D. et L.  
professeur émérite de l'Université d'Ottawa

### HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE

III  
La seigneurie des Cent-Associés  
1627-1663  
tome 2  
La société

FIDES

Marcel Trudel a réussi à retracer, dans ce deuxième tome de l'histoire de la seigneurie des Cent-Associés, les principaux caractères et les institutions de la société qui s'était établie sur les rives du Saint-Laurent, telle qu'elle allait subsister jusqu'à la Conquête. Il s'est intéressé au peuplement, à l'origine et à l'établissement des premiers immigrants et à leurs occupations: administration, économie, oeuvres de l'Église, loisirs, arts. Plus de 3.000 d'entre eux ont été identifiés. L'auteur s'est également employé à analyser le comportement social de ce groupe en retraçant la formation et l'évolution de la famille.

Ce livre saura intéresser non seulement les historiens, mais aussi les sociologues et les anthropologues. À maints égards, il retiendra l'attention de ceux qui sont à la recherche de leurs racines et les amateurs de généalogie.

Format 24 cm  
XXXVIII-639 pages  
\$35.

les éditions  
**fides**  
5710, avenue Decelles  
Montréal H3S 2O5  
(514) 735-6406